

éveiller? C'est comme si nous eussions parlé à ces gens de Shakespeare, de Milton ou même de Sa Majesté la reine!

« Quelqu'un de vous sait-il quelque chose du Mvouta ou Louta Nzighé? »

On répond par un branlement de tête.

« Et de l'Ounyoro? »

— De l'Ounyoro? Oui. L'Ounyoro est loin, bien loin », et l'on montre l'orient.

« Et d'une grande eau près de l'Ounyoro? »

— L'Itouri?

— Non, plus large, beaucoup plus large que l'Itouri; aussi large que toute cette plaine. »

Mais au lieu de s'en tenir à des monosyllabes, que nous aurions compris aisément, le garçon et la misérable femme, anxieux de se faire mieux entendre, versaient des flots de paroles et nous embarrassaient si bien, que nous dûmes recourir au silence et à la patience. Au moins sauraient-ils nous mener jusque chez les Baboussessé.

Les huttes ressemblent ici à celles que l'on voit partout dans l'Afrique de l'est et du centre : le toit conique prend les deux tiers de la hauteur, et les murailles l'autre tiers. Espacées parmi les bananeraies, on les rencontre à quelque douzaine de mètres les unes des autres; des sentiers y mènent, formant un labyrinthe, à travers lequel il faut absolument un guide. A chaque groupe se joignent des communs : hangars pour la cuisine, le combustible, les commérages, les soins du ménage, et aussi de petits greniers à parois circulaires, recouvertes d'herbes ainsi que le toit, et élevés de 50 centimètres ou environ au-dessus du sol, pour protéger des rats et de l'humidité.

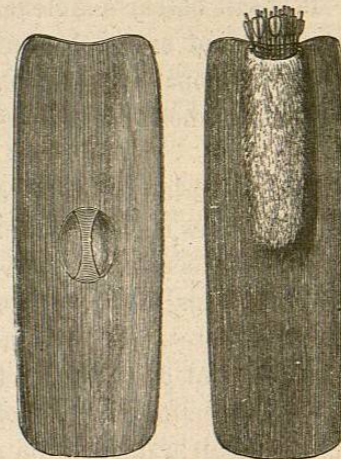
Nos gens se procurèrent quantité de plantains et bananes, desquels les naturels extraient un vin enivrant appelé *maroué*. Notre troupeau s'augmenta de quelques chèvres, et l'on prit une douzaine de poulets. Quant aux autres objets, il n'y fut pas touché, selon la coutume.

Le sentier était bien battu, rendu lisse et dur par le passage des commerçants et voyageurs; il menait S.-E.-E. en suivant monts et vallées. Vers midi, nous nous arrêtons sous l'ombrage de beaux arbres. Tout près gronde une cataracte bruyante, de l'Itouri. disait-on. Nous ne comprenions pas comment l'Itouri, traversé seulement de la veille, pouvait encore tonner et bon-

dir sur les terrasses et les précipices, surtout quand nous avions fait un grand détour pour en éviter la vallée.

Une marche d'une heure et demie, pas très loin de la rivière, nous conduisit au district populeux des Baboussessé. Les bananeraies, vastes comme celles de l'Ouganda, étendaient leur ombrage épais sur des huttes nombreuses. Des champs de millet, de sésame, de patates douces, témoignaient que le pays est habité par une population dense et industrielle.

Avant d'entrer dans la plantation, nous reformons les rangs et marchons en ordre plus compact. Une forte troupe armée de winchesters constitue l'avant-garde; un même nombre, portant des remingtons et sous les ordres de Stairs, fermait la marche. Mais, quelques recommandations qu'on eût faites de ne pas rompre les rangs, l'avant-garde n'avait pas plus tôt traversé



Boucliers des Baboussessé.

sans encombre une localité, si dangereuse fût-elle, que tout aussitôt le corps principal dépêchait des pillards par vingtaines, qui fouillaient huttes et greniers après le butin : poulets, bananes, chèvres, canne à sucre, bibelots parfaitement inutiles. Ces plantations cachaient des indigènes en grand nombre, l'œil au guet et qui laissèrent la première colonne passer en file serrée; mais les charardeurs isolés donnèrent bientôt aux indigènes l'occasion de se venger. Quelques flèches partirent : l'une cloue le bras d'un homme à son flanc, une autre, déviant contre une côte, inflige une leçon méritée; toutefois une volée de nos carabines éparpille les archers sans leur faire de mal.

Nous campâmes à la négrerie la plus orientale : deux grandes huttes coniques avec leurs accessoires. On se construisit en hâte, pour passer la nuit, des paillotes couvertes en feuilles de bananiers, abri suffisant contre la pluie et la rosée.

A la tombée de la nuit, je me fis amener les captifs, et pendant une demi-heure je sollicitai une réponse intelligible à cette question : « Y a-t-il à l'est une grande eau ou une grande



rivière? » Un des chefs demanda quel était des nyanzas le plus grand : celui de l'Ounyorou ou celui de l'Ouganda?

« Nyanza ! cria le garçon. Nyanza ? Oui, le Nyanza est là, fit-il en montrant l'est, et s'étend là, montrant le nord-est : un long chemin. » Et quand on lui demanda combien de « sommeils » nous séparaient des Baboussessé, il éleva trois doigts de la main droite.

Il faisait obscur maintenant ; nous tressaillîmes tout à coup en entendant un cri de douleur, puis un hurlement étrange avec une intonation triomphante, et dans le silence qui suivit, le choc des flèches à travers les feuilles de bananier au-dessus de nous.

« Éteignez les feux ! Ne vous montez pas la tête ! Pourquoi les sentinelles ne sont-elles pas à leur poste ? »

Les natifs s'étaient glissés sur nous au moment où le camp était le moins gardé, car on soupait, et, sauf les occasions extraordinaires, les sentinelles avaient la permission de manger avant d'aller en faction. Une flèche avait pénétré la cuisse de Sélim à une profondeur de 10 centimètres ; une seconde avait transpercé un quartier de chevreau qui rôtissait au feu ; plusieurs autres avaient perforé des tiges de bananiers. Après quelques exhortations, Sélim tira bravement sur le javalot, jusqu'à ce que parût la pointe barbelée, que j'arrachai avec des pinces, par un mouvement de torsion. De l'eucalyptine fut appliquée sur la blessure et l'homme renvoyé au quartier.

Une demi-heure plus tard, nos gardes faisant veille, les indigènes pensèrent surprendre le camp par un autre endroit, mais, des carabines résonnant aussitôt, ils détalèrent lestement. A quelque distance, nous entendîmes deux décharges et un cri perçant : nos incorrigibles pillards étaient encore à leur affaire.

Tout nombreuse qu'elle fut, notre troupe manquait de force réelle en ce qui concerne la défense et nous n'avions pas trop de munitions ; ces maraudeurs me causaient de constants ennuis. Remontrances et raisonnements étaient inutiles. Il eût fallu une sévérité de toutes les minutes, et nous avions depuis si peu échappé aux horreurs de la forêt, que je manquais de courage pour appliquer la vis de la discipline ; malheureusement, quand j'y allais en douceur, cette extravagante impru-

dence leur valait un châtimeut plus terrible qu'aucun de nous ne se fût permis d'infliger.

Une lourde pluie tomba pendant la nuit et nous retint au campement jusqu'à 8 heures du matin. Je m'efforçai d'extraire quelque renseignement intelligible au sujet des naturels que nous allions rencontrer, mais la chose n'avancait guère, vu notre ignorance du langage. Pour se faire mieux comprendre, la femme esquissa sur le sol le cours de l'Itouri, illustrant un fait des plus étranges qu'on se puisse imaginer en géographie africaine : la rivière était représentée comme remontant la ligne de partage des eaux, coulant sur le faite parallèlement au lac Albert et d'un bond se précipitant dans le Nyanza. Stupéfié par ces assertions, je la retins près de moi pendant que nous marchions en pays découvert. Du sommet d'une colline, elle me montra l'Itouri à moins d'un kilomètre plus bas et me dit qu'il se dirigeait vers l'orient. Le paysage en vue s'étendait vers le S.-E.

L'énigme était difficile à deviner : deux jours auparavant, nous avions traversé l'Itouri, en passant de la rive droite à la rive gauche, par 1° 24' lat. N. ; nous voici maintenant à 1° 28'. Cependant l'Itouri coule E.-S. et E.-S.-S., et ma route vers Kavalli doit être manifestement par le S.-E.

Je refusai à travailler le problème plus longtemps ou à démêler ce que la femme voulait dire ; d'après elle, cette rivière que, depuis le Congo, nous avions remontée sur près de mille kilomètres, se déverserait dans le Nyanza ? Il n'y avait de solution possible que celle de deux Itouri, dont l'un serait un affluent du Congo, et l'autre un affluent du Nil, mais elle et son frère affirmaient positivement qu'il n'y avait qu'un seul Itouri.

Nous suivîmes un sentier qui descendait rapidement dans la vallée. Arrivés à la berge de la rivière, nous eûmes le mot de l'énigme : c'était la branche maîtresse de l'Itouri qui coule par le S.-O. Après coup, on en sait long ! Nous trouvâmes près du bord une pirogue, grossière et mal construite ; Saat-Tato, notre grand canotier, se chargea de passer la caravane moyennant 100 francs de récompense. La rivière a ici une largeur de 114 mètres, une profondeur moyenne de 2 mètres, un courant de 2 nœuds. C'est une de ses cataractes dont nous avions entendu le sourd tonnerre près de Mbiri.



Sur la rive gauche, et du haut d'une colline à 1500 mètres environ, les naturels de l'Aboungouma regardaient nos opérations avec un certain air de dire : « Allez, les amis ! Quand vous aurez passé, vous aurez affaire à nous ! » Dans ce pays ouvert, on ne peut rien faire sans que « tout le monde le sache ». Les Aboungouma brandissaient bravement leurs lances à notre intention ; les Baboussessé occupaient tous les points saillants sur la rive droite. Une ou deux fois, il put sembler que notre virilité allait être mise à forte épreuve. Du moins avons-nous l'assurance que ces indigènes, tout actifs et rusés qu'ils fussent, ne pourraient nous surprendre par derrière, puisque, aux alentours du camp, l'herbe n'avait que 8 centimètres de haut.

Depuis notre entrée dans l'Itouri, nous avons vécu luxueusement... pour l'Afrique ! Tous les jours lait et viande ; poulets, haricots verts ou secs, canne à sucre, ignames, patates douces, colocasies, tomates, *brinjalles*, melons, plantains et bananes. Nos gens s'en ressentaient d'une façon merveilleuse. Ce sont maintenant des hommes, physiquement et intellectuellement supérieurs à ces poltrons émaciés que des esclaves arabes pouvaient fouailler et zagayer sans provoquer autre chose que de faibles remontrances. Sur les blancs aussi l'effet fut des plus salutaires. Quoique mince, je n'étais plus maigre et d'aspect hagard ; avec un peu de vin, la cure eût été complète.

Une pente douce et gazonnée nous mena le lendemain matin jusqu'à la crête d'une de ces longues ondulations qui caractérisent ce paysage. Nous eûmes là une autre de ces vues panoramiques si belles à regarder. Nous pointions vers le sud-est, sur un pic élevé de forme conique, au bout d'une chaîne montagneuse toute en pâturages, que plus tard nous apprîmes à connaître sous le nom de pic Mazamboni. Nous descendions dans des vallées délicieuses, qu'arrosent des eaux claires et fraîches et que parsèment des villages entourés de plantations de cannes à sucre, de patates douces et de champs où mûrissait le sorgho. Mais les habitations étaient désertes pour le quart d'heure, et les propriétaires nous surveillaient du haut des collines avoisinantes. Enfin, nous passons près d'une zéribé vide de son bétail. Elle fut saluée avec des cris bruyants : « Oui, le maître avait raison, et tout ce qu'il a dit s'est réalisé :

d'abord viendra l'herbe, puis le bétail, avec des braves pour le défendre, ensuite des collines, puis le Nyanza, et enfin l'homme blanc. Le Pays aux Herbes, nous l'avons vu, voici le bétail, plus loin sont les montagnes, les hommes braves et le Nyanza ; et l'homme blanc, nous le verrons, s'il plaît à Dieu ! »



Pont suspendu sur l'Itouri oriental.

Le chemin nous mène ensuite à un vallon à travers lequel roule et gronde une autre rivière. A notre gauche se dresse une rancarède ou muraille de rocs qui se détachent en grosses masses distinctes. Au sommet, une douzaine d'hommes pourraient s'asseoir à leur aise. Ces puissants bastions sont reliés par une paroi de rocs plus basse, plus égale, et formant une chaîne absolument nue. En quelques endroits nous rasons de si près la base de la colline, qu'une pierre jetée du sommet nous atteindrait aisément. Nous attendions une démonstration, mais les indigènes se tinrent remarquablement tranquilles.



Le sentier nous conduit à un pont suspendu sur un troisième Itouri, que nous appellerons l'Itouri oriental, pour le distinguer des deux autres. Son lit, large de 27 mètres, est profond et singulièrement rapide. Le pont paraissait de structure si fragile qu'on eût craint de s'y risquer deux à la fois. Un homme mettait deux minutes pour passer; aussi la caravane entière ne fut sur l'autre rive qu'à six heures du soir. Comme la traversée était une opération des plus délicates, nos tireurs restèrent tout le temps sur le qui-vive.

Dans l'après-midi, une belle vache noire avec son veau se montra là-haut, à la sortie d'un défilé, entre deux parois rocheuses, et tout aussitôt l'on entendit de bruyantes exclamations : « Bœuf, ô mon bœuf, comment te portes-tu? Nous t'avions perdu de vue depuis notre jeunesse! » Les Aboungouma avaient emmené leur bétail dans les collines, et probablement ces deux animaux n'avaient pas suivi.

Le 8, nous montons par une pente aisée jusqu'au sommet d'une hauteur d'où nous regardons longtemps la pittoresque, étroite et tortueuse vallée. L'Itouri, on le voit, y arrive de l'E.-S.-E. Bientôt après, quelque chose qui ressemblait mieux à une plaine s'ouvre devant nous; au sud elle s'étale à une trentaine de kilomètres, au nord elle est fermée par la muraille rocheuse que nous venions de dépasser; à l'est se dresse la chaîne du Mazamboni, et le pic au nord.

A 9 h. 50 du matin, nous nous en étions rapprochés de plusieurs kilomètres, et avant de descendre vers un petit cours d'eau qui se dirigeait vers le nord, nous vîmes avec étonnement que toute la plaine était en culture jusqu'à la base des montagnes, ce qui dénotait une population puissante. « Ce sera donc ici, pensâmes-nous, que nous aurons à livrer bataille. Déjà les Aboungouma ont rejoint leurs nombreux voisins, afin de préparer une réception digne d'eux et de nous. » Depuis Bangala sur le Congo, nous n'avions vu région si peuplée. Et comme nous contemplions ce spectacle de la richesse et de la sécurité défendues par le nombre : « C'est peut-être, pensions-nous, une des tribus de la confédération qui enserme le gouverneur de l'Equatoria et lui cause tant de soucis! »

Pour ne pas donner aux indigènes prétexte à conflit, et à nos incorrigibles maraudeurs occasion à quelque nouveau méfait, nous prenons par le sud-est un sentier qui longe le

district. Je réussis à louvoyer entre les plantations, enlevant à l'ennemi la possibilité de se mettre sous couvert. A 11 h. 50 nous avons atteint l'extrémité orientale du canton, et, après nous être restaurés, nous faisons la méridienne à l'ombre d'un arbre dont la ramure était agitée par une brise forte et fraîche arrivant du Nyanza.

Reprenant la marche à 1 heure après midi, nous longeons des bananeraies, et admirons le soin donné aux cultures. Les habitations, de forme conique, sont grandes et divisées à l'intérieur par des écrans en tiges de canne. Cela se voyait en passant, grâce à quelques portes ouvertes. Les rues sont soigneusement balayées, comme pour recevoir des hôtes. Les bananiers plient sous les régimes; le millet et les ignames s'étendent par centaines d'hectares sur chaque côté de la route, et les nombreux greniers, de construction récente, montrent que les naturels s'attendent à une abondante récolte.

Finalement, nous sortons des plantations sans avoir eu le moindre désagrément. Sans doute, les natifs avaient été intimidés, soit par des rapports exagérés sur notre force, soit par notre prudente manœuvre de laisser une belle marge entre notre colonne et les bananeraies; toutefois je m'étonnais de n'avoir été accroché par aucune des grosses bandes qui, perchées sur les éminences, nous guettaient le long de la route.

Le sentier large et bien battu qui conduit à la montagne, dont nous approchions rapidement, traverse une plaine presque de niveau, large de 5 kilomètres et riche alors de graminées en fleur. A peu de distance, l'Itouri oriental coulait à notre gauche; on apercevait à droite un autre noyau de population.

A 5 heures, nous atteignons la base de la montagne du Pic, dont plusieurs points élevés sont occupés par des groupes de huttes. Les étables se cachent dans les plis et ravins. Rassemblés par masses sur les hauteurs les plus voisines, les natifs nous menacent avec des voix fortes et stridentes. Les collines les plus rapprochées paraissent s'élever à 250 mètres au-dessus de la plaine, et comme les pentes en sont fort raides, elles nous semblent distantes de 700 à 900 mètres tout au plus.

A notre grande satisfaction, le sentier, au lieu de gravir ces rudes montées, en longeait la base et se dirigeait ensuite vers l'est. Nous étions par 1° 25' 50" de latitude nord. Comme nous tournions l'angle de la chaîne du Pic, nous vîmes une vallée